

UNIV. OF ARIZONA

PQ2619.A2 H6

mn

Henry-Jacques/Hors du temps, poemes



3 9001 03812 8909

HENRY-JACQUES

HORS DU TEMPS

Poèmes

LE CERF-VOLANT

HORS DU TEMPS

HENRY JACQUES

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

HORS DU TEMPS

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

HORS DU TEMPS

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

1009 Broadway, New York, N.Y.

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

DU MEME AUTEUR :

Nous... de la guerre, 1918 — Epuisé.

1914-1918 — Epuisé.

La Symphonie Héroïque, 1922 — Epuisé.

Puis ils moururent, 1939 — Epuisé.

Nous, de la guerre, 1965 — Nouvelle édition.

Chants de la mer et du Cap Horn, 1966.

D'Amour et d'ombres, 1969.

HENRY-JACQUES

HORS DU TEMPS

Poèmes

LE CERF-VOLANT

**IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQ CENTS EXEMPLAIRES
DONT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 50**

Pour Pierre et Kinny Marcilhacy.

PROLOGUE

Pour Roger La Ferté.

*Voici l'A appuyé sur ses piliers robustes,
Le B double courbure et doublement soumis,
Le C qui se délie en sa grâce d'arbuste,
Le D tournant le dos méprise les soucis.*

*L'E ouvre ses trois bras à qui veut bien le suivre,
Le F c'est la potence où se pendent les mots,
Le G semble penser mais jamais ne se livre,
Le H c'est Notre-Dame aux jets monumentaux.*

*Le I monte en éclair, colonne svelte et nue,
Le J a l'air lointain, subtil et dédaigneux,
Le K fait de granit est la force inconnue,
L ouvre un angle droit en deux traits lumineux.*

*M c'est l'éléphant bleu baissant deux trompes noires
Ou le fier abrégé du mot universel
Le N réserve en lui des souvenirs d'histoire
O c'est le cercle heureux du soleil et du ciel.*

*Le P distraitement porte un sac de voyage,
Le Q semble cacher un vieux secret en lui,
Le R est gravement l'hieroglyphe du Sage,
Le S comme un serpent se tortille et nous fuit.*

*Le T étend deux bras qui portent l'invisible,
U est le cœur profond de la fleur de Siva,
En deux élans jumeaux V menace la cible,
Bras-dessus bras-dessous le W s'en va*

*Le X écartelé forme la croix mystique,
Y s'évase en haut comme un puits de clarté,
Et jetant sur le tout son triple éclair oblique
Le Z du sceau final ferme l'éternité.*

PREMIERE PARTIE

Pour Pierre et Gabrielle Béarn.

I

Pour Jean Roire.

Debout, vieux Capitaine, et sois fier de ton âge !
Ta carcasse est robuste et ton esprit est fort.
Il est temps de songer à ton prochain voyage,
Celui qui mènera ta pensée et ton corps.

Sur le livre de bord, témoin des aventures,
Tu pourras de nouveau tracer des souvenirs,
Un besoin d'inconnu soulève ta nature...
Allons, vieux Capitaine, il est temps de partir.

De vastes horizons tu deviendras le maître
Et tu t'enrichiras en sachant leurs secrets.
N'est-ce pas ton désir de toujours mieux connaître,
Et d'un dernier mystère approcher au plus près ?

Capitaine, il est temps d'ordonner le voyage,
Fais le point pour aller vers de nouveaux là-bas.
L'équipage est à bord, prêt à l'appareillage :
Oh ! les gars, tiens bon d'ssus, farewell, à-Dieu-va !

20-11-69.

II

Pour Jean Vittoz.

Quand on hisse au son des gueules,
Quand on vire, ohé, tiens bon !
Notre muse pas bégueule
Se « suive » d'un boujaron.

Sur le rythme d'un tangage
Et sur n'importe quel air
Elle crache ses images
Comme on crache dans la mer.

Dans sa robe qui fasie
Elle taille à grands morceaux,
Ça fait de la poésie
Et ça nous fouette la peau.

Belle fille d'aventure
Que lave et poudre l'embrun
Elle est, comme la nature,
Toute nue en ses refrains.

La garce à voix de sirène
En sait de toutes couleurs,
Le plus dur vient de nos peines,
Le plus beau vient de nos cœurs.

Chansons aux rimes salées.
Qui ne font pas de façons
Je vous aime déhalées
Dans la gueule des garçons.

La fringale, la froidure,
La soif, les nuits sans repos,
Vous nous les rendez moins dures,
Pipe au bec des matelots.

Survivantes du naufrage
Où sont morts les grands voiliers,
Refrains, échos d'un autre âge,
Par les hommes oubliés,

Aux accostés dans la rade,
Aux sacs à terre, aux vivants,
A tous les anciens nomades
Privés du large et du vent,

Comme la houle fait boire
Les vieux pontons amarrés,
Chantez la dernière histoire :
Nous n'irons plus sur mer, les huniers sont serrés.

III

Pour Rosette Borione.

Où vas-tu, cher amant, si loin de mon rivage,
Cavalier de la mer qui s'enfuit au galop ?
Je cherche sur la dune à capter ton image
Et ne vois que le sable et n'entends que le flot.

Que me font aujourd'hui la règle des marées
Et les grands vents marins chargés de souvenirs !
Epouse sans mari, femme désespérée,
La terre me retient et je ne puis partir.

Qui frêtera pour moi la coque et la voilure
D'un rapide trois-mâts que mon esprit soumet ?
A son bord je prendrais la route d'aventure
Pour mieux te retrouver ou te perdre à jamais.

Hélas ! tout doit céder à la mer exclusive
Qui veut des hommes forts pour ses vastes combats.
J'attendrai ton retour, esclave de la rive,
Ou je mourrai debout si tu ne reviens pas.

IV

Pour Gells Silvain.

Ton nom d'abord comme un chant de Surois
M'a fait rêver d'étoile et d'anémone
Et découvrir, sur un vaisseau fantôme,
L'ange des mers prêt à voler vers moi.

Je t'ai hélée avec un cri sauvage,
Je t'ai fait signe en l'étrange inconnu,
J'avais besoin d'un être pur et nu,
D'un cœur lavé par la vie et l'orage.

Quand tu fus là, sur la Rose des Vents,
Trois cents rayons brûlèrent en pétales.
Hardi, garçons ! Qu'importent les rafales
Quand l'espérance est debout sur l'avant.

Mes bras, enfin, ardemment t'ont saisie,
Je sais enfin comment pulse ton sang.
Au fond des yeux, cet abîme innocent,
J'ai vu briller l'Amour, la Poésie.

Si de nous deux le Destin ne se joue
Nous cinglerons, l'esprit ensoleillé,
Et face au ciel, mes poings émerveillés
Te lèveront en Figure de Proue.

V

Pour Cécile Etieva.

Héritant les secrets qui font rêver le monde,
Son regard ébloui par l'eau des profondeurs,
Elle a jailli vers nous de la vie et des ondes
Apportant de la mer le vertige et l'odeur.

En des fonds inconnus la mer l'a baptisée,
Le ciel en son honneur s'est renversé dans l'eau.
Les esprits voyageurs sur les yeux l'ont baisée
Pour la faire comme eux chercheuse de nouveau.

C'est la voix entendue au fond des nuits sereines
Traînant un vieux secret d'angoisse et de désir,
La chanson recueillie aux bouches des Sirènes,
Souffle qui fait brûler, souffle qui fait transir.

C'est la femme solaire aux clartés maritimes
Que répandent au loin les pouvoirs de son œil
C'est la clé d'or fermant la porte des abîmes
Et l'astérie en fleur sur la mort de l'écueil.

VI

Pour Renée Garcia.

On avait allumé l'étoile du silence.
Le chant des matelots d'un navire en partance
Se traînait sur la mer en de tristes à-coups.
Vous étiez là, debout, près de la bouche étrange
Qui parle aux quatre vents comme celle de l'ange,
Ce que vous alliez dire on le voyait sur vous.

Et vous avez parlé... et nous tous, immobiles,
Nous tremblions pareils aux hommes qui s'exilent
Et reçoivent l'adieu des lèvres de l'amour.
La beauté frémissante et grave du poème,
Ce chant des séparés qui se pleurent et s'aiment,
Était plus belle encor sur la voix de velours,

De velours et de chair, de douleur destinée...
Quel miracle était donc en votre âme donnée
Pour recréer des mots en vêtements de sang !
Tout le monde écoutait avec la souvenance
D'avoir un jour frêmi sous la même souffrance,
En quelque vieux départ soudain ressuscitant.

Vous n'étiez plus la femme au large d'un navire,
L'épouse qu'un ciel vide avec la mer déchirent,
L'amante qui s'effraie au seuil des tristes nuits,
Vous étiez l'adieu même aux frontières du monde,
Le déchirant regret devant la mort profonde,
Le cri de solitude où se fondent nos cris.

Le rouge s'éteignit, mais sur votre visage
Flottait un dernier vol de passion sauvage.
Vous étiez belle... en vous ce qui n'était pas dit
Tremblait toujours afin de nous faire comprendre
Que la mer et l'amour sont faits pour se déprendre
Et que la mort, au bout, nous divise et maudit.

DEUXIEME PARTIE

*Pour Jacques Chabannes
et les Ecrivains Combattants.*

I

Pour Henri de Madaillan.

Paris tremblait dans sa vieille peau historique.
Le Diable — ou Dieu — gagnait la partie de poker
En jouant avec des astres truqués.
Un ciel triste pendait plein de vapeurs chimiques,
Et les hommes perdus dans un brouillard panique
Sentait la peur descendre au fond de leurs souliers.

Ce jour-là tout se séparait : l'oiseau de l'arbre,
L'arbre du sol, le sol de Dieu et Dieu de nous.
C'est bien lui qui perdait la première manche...
Mais il se réservait la belle
Pour l'un de ses futurs dimanches.

Tout s'en allait : les chiens, les hommes, les cyclistes,
Les voitures d'enfant, les chats, les édredons,
Et derrière, fuyant leur solitude triste,
En tous petits morceaux s'en allaient les maisons.
Comme c'est la coutume au bord d'un grand voyage
Nous avons bu... Le vin n'avait plus de courage,
Il sentait à la fois la mort et le bouchon.
On s'en foutait pas mal de la mort et du reste,
Mais ça nous déplaisait de partir sans beauté...
Alors l'esprit parut et commanda le geste :

Et la musique vint, plus chaude que le feu,
Elle chanta pour nous et bien mieux que nous-mêmes,
Elle nous consola, elle nous délivra,
Elle cria pour nous qui n'avions plus de cris,
Elle cria notre mépris pour les vainqueurs,
Elle cria notre dégoût pour les vaincus,
Notre haine pour les salauds et les menteurs,
Notre refus d'être moutons dans le troupeau,
Notre refus de baiser le cul de la guerre,
Notre rage d'être impuissants dans la colère,
Notre cœur sans amour et pourtant plein d'amour.
Enfin, nous soulevant au-delà de la terre,
La musique devint la voix inexprimée
Qui, peut-être, est celle du destin...
Et nous fûmes absous du malheur d'être humains.

Et nous sûmes que le vrai langage des hommes
Est fait des sept notes de la gamme
Aussi expressives et chargées de flammes
Que les sept paroles du Christ,
Et que ceux qui parlaient cette langue des Dieux
Ressemblaient aux Apôtres
Et que ceux qui la comprenaient
Avaient droit à leur Pentecôte,
Que nous pouvions aller sur de nouveaux chemins,
Plus forts que la ville tremblante,

Plus forts que la guerre gagnée par les tricheurs,
Sachant enfin que la musique était à nous,
La seule déité digne de nos genoux,
Que nous pouvions partir sans plus rien regretter,
Que rien ne saurait plus emprisonner nos âmes
Et que, lavés d'harmonie et de larmes,
Nous avions droit à notre chant de liberté.

9 juin 1940.

II

Pour Edmond Jacques.

O Père, vous m'aviez promis
Que la paix serait éternelle.
Pourtant, comme un enfant soumis,
Avec mes frères mes amis,
Je pars me battre encor pour elle.

— Mon fils, mon fils, je me souviens...
Notre sang a coulé pour rien :

Père, je sais qu'en votre temps
Vous avez, dédaignant la gloire,
Préparé de nouveaux printemps
Pour le pays de vos enfants.
Où donc a passé la victoire ?

— Mon fils, elle est entre tes mains
Si tu fais mieux que nous, demain.

Père, serons-nous pardonnés
D'avoir faibli devant la guerre ?
Pourtant, nous avons tout donné.
Devons-nous êtres condamnés
Par le mépris ou la colère ?

— O mon fils, c'est notre abandon
Qui demande à genoux pardon.

Père, nous avons tout lavé
A force de souffrir et croire,
Et l'honneur, nous l'avons sauvé.
Père, héros vous qui savez,
Quel nom nous donnera l'histoire ?

— O mon petit plus grand que moi,
O mon fils, le héros c'est toi !

III

Pour Maurice-Charles Renard.

Voyageur attentif aux bornes solitaires
Marquant de chiffres noirs la plaine et la forêt,
Promeneur amoureux des routes de la terre,
Frappant de ton bâton la branche ou le guéret,

Tu cherchais, au hasard de marches vagabondes,
Ce que cache un pays en son cœur inconnu,
Des villages plus loin que l'autre bout du monde,
L'accueillante beauté de sites ingénus.

O pèlerin captif de tes désirs nomades
Qu'as-tu fait depuis l'heure où tout nous a quitté ?
Sur quels mauvais chemins erres-tu, camarade,
Alourdi par le poids de ton cœur dévasté ?

D'un monde qui s'écroule as-tu vu les victimes ?
Les soldats déformant leurs tristes bataillons,
Le grand sauve-qui-peut qui monte des abîmes,
La panique de l'être et la fuite aux talons ?

As-tu vu, se sauvant, les hommes et les femmes,
Ces troupeaux de la peur sous le fouet de la mort ?
Ces colonnes de chair sur les chemins en flammes,
La foule à chaque pas laissant tomber des corps ?

Les milliers d'autos prises dans la mêlée,
Devenant quelquefois de flamboyants cercueils ?
Les grands chars paysans où des filles voilées
Evoquaient à genoux des victoires en deuil ?

As-tu vu tout cela, partageant leur déroute,
Portant comme eux ton poids de fatigue et de faim ?
Ah ! que ta bonne étoile au long bout de la route
T'accorde sans compter le repos et le pain.

Voyageur amoureux des routes solitaires
Tu verras de nouveau les lieux familiers,
L'image de chez nous, sourire de la terre,
Tout ce que le malheur avait fait oublier.

Nous nous retrouverons enfin dans le silence,
Etonnés d'être encor du nombre des vivants,
Prêts à payer d'amour notre part à la chance,
En hommes courageux et plus graves qu'avant.

VI

Pour Octave Legrand.

Je ne te connais pas,
Mon pauvre gars.
Sur ta croix grossière au bois nu
On a marqué : « Mort inconnu ».
Ceux qui cherchent les corps, le soir,
Au clair filant d'une fusée
Au fond d'un entonnoir
T'ont déposé.

Chaque fois que je me hasarde
Dans la plaine aux accès de feu,
Devant toi je m'arrête un peu
Et je regarde...

Je regarde ta croix sans nom
Et je pense à toi, compagnon,
Qui, broyé en pleine misère,
Ne verra pas finir la guerre.
Je songe à toi et je te plains,
Mon frère dont je ne sais rien
Et dont ne saura rien personne.
Comme toi, pauvre, abandonné,
Je n'ai, dans la guerre enchaîné,
Qu'un peu de mon cœur à donner,
Mais chaque fois je te le donne.

V

Pour Maurice Develay et, pour celui qui n'a plus de nom.

« Good bye, good bye farewell ! »

Jetée aux quatre coins du ciel

C'est la chanson de ceux qui partent,

L'adieu des voiliers quand la proue écarte

L'horizon de son bras tendu,

L'au-revoir incertain aux douceurs de la vie

Où tressaille un regret des paradis perdus.

« Good bye », nous reviendrons, m'amie,

« Farewell », si la mer le veut.

Good bye, adieu !

Cet air marin fait pour la brise

Je l'entendis, là-haut, souvent,

Pendant l'attente au long du vent,

Hâlé par la hantise

D'un mat'lot devenu terrien.

Pressentant chaque jour un grand départ possible

Il murmurait la chanson triste

Des appareillages anciens.

La guerre, c'était un nouveau voyage,

Les éclatements des coups de tangage,

Les feux du soir, rouge babord et tribord vert ;

La vigie au créneau c'était le quart en mer :

Ouvre les yeux, ouvre l'oreille,

Homme de bossoir veille, veille !

J'ai manœuvré la mort sur les bas-fonds d'Artois
Avec ce cap-hornier à terre, près de moi,
Toujours ensemble, à la gamelle comme au grain,
A la dérive, écartelé sur le terrain,
Ou côte à côte sous les paquets de marmites.
A deux le quart en haut filait son nœud plus vite.
Et puis, ô cher livre de bord,
Mémoire des rôdeurs du monde,
La terre est ronde !
Nos souvenirs naïfs échangés dans le port
De quelque abri battu par les lames profondes :
Les Sargasses, le Pot-au-Noir, étranges noms
Faisant fondre leur sel en nos mains de goudron,
Frisco, Ramirez et Melbourne,
La terre est ronde, il faut qu'on tourne !

Good bye, good bye ! nous reviendrons,
Comme on revient d'une aventure,
Secouant les embruns du front,
Vers les ports de la paix future.
Mais avec mon ami de bord
Voguait déjà le vieux pilote
Prêt à le jeter vif aux roches de la côte :
La mort !

Un trou fumant dans la tranchée,
La terre chaude encor, fluide comme du son,
Quelques lambeaux de linge et de la chair hachée...
Nous n'avons pas creusé plus loin... Good bye, garçon !

Dans cette terre trois fois sainte
Il s'émiette au fil du temps,
Sans croix, sans tombe, aux quatre vents,
Dans les bas-fonds du Labyrinthe.

Ce fut le meilleur compagnon
De mes premiers mois de misère,
Nous étions deux copains, deux frères...
Je ne sais même plus son nom.

VI

Pour Edmond Rocher.

L'œuvre que j'ai voulue en ma simplicité
Des siècles la verront mais pas un qui me nomme.
Je l'ai faite sans fièvre, en toute humilité,
Avec les vieux outils de la peine des hommes.

Les durables pouvoirs de la terre et de l'eau
M'ont servi pour créer le meilleur de mes livres
Car c'est d'avoir changé la courbe d'un ruisseau
Que de moi quelque chose est en train de survivre.

J'ai revu le travail anonyme des mains
Installé dans la terre à coups de force et d'heures.
Il avait, délivré de tout vestige humain,
L'aspect lourd et têtù des choses qui demeurent.

Aux vieux bords naturels ses bords étaient pareils,
La sève en jaillissait, vivace, décisive,
Comme si deux mille ans d'herbes et de soleil
S'étaient, l'un après l'autre, arrêtés sur la rive.

Je ne serai plus rien, et la guerre à son tour
N'éveillera plus rien dans le cœur de personne
Alors que ce ruisseau dont j'ai refait le cours
Roulera la fraîcheur des sources de l'Argonne.

J'ai reconnu la tâche où saignèrent mes doigts,
Fait de l'humble don des peines résignées,
Et j'ai compris que rien ne resterait de moi
Qu'une œuvre de mon corps que je n'ai pas signée.

1916 - 1940.

TROISIEME PARTIE

Pour Elizabeth Borione.

I

Pour Alphonse Séché.

Le fleuve, au loin, sur les sables couché,
Chante galerie à son roseau penché,
Ancenis rêve à son enfant notoire,
Et du Bellay sur un socle juché
Voit un Liré si cher à sa mémoire
Et les coteaux mûrissant pour nos boires
Le muscadet qui baptisa Séché.

Qu'un jeune esprit au courant attaché
Regardant l'Ouest, vers l'Océan cherché,
Puisse aventure aux fontaines de Loire...
Foin d'un tel flot de jaune et vert taché !
Un homme fort, tenté par la victoire,
Dans les celliers se contente de boire
Le muscadet qui baptisa Séché.

Si le poème en lui s'est épanché,
Si d'ongle et bec il a bien accroché
Le cuir épais des cuistres à peau noire,
Le bon morceau chaque fois arraché,
C'est d'avoir su faire pousser la gloire
En l'arrosant du seul vin qu'il faut boire :
Le muscadet qui baptisa Séché.

Devin lecteur du futur approché
Et des secrets où le monde a séché,
Douteur de tout mais toujours prêt à croire,
Si, quelquefois ton esprit desséché
Veut prendre sève ailleurs qu'en l'écritoire,
Viens avec nous dans les caves pour boire
Le muscadet qui baptisa Séché.

ENVOI

Prince rageur en son ire caché,
La plume au poing, sus au mauvais péché,
Gentil Seigneur si tendre à nos déboires,
Pavillon haut par l'ancre soutaché,
En souvenir du Fleuve et de ses boires,
En ton honneur, Alphonse, je veux boire
Le muscadet qui baptisa Séché.

II

Pour Paul Fort.

Une fontaine de lumière
Où se mire l'universel,
Son secret lui vient de la terre
Et sa couleur lui vient du ciel,
Sa chanson lui vient de l'oiseau,
Du vent, de l'herbe, du roseau.

Un ruisseau encore étonné
D'être séparé de la source,
Il va, dirigé dans sa course
Par le nuage et la clarté.
Son enfantine chanson joue
Une musique de cailloux.

La rivière ouvre les villages
D'un coup de couteau de fraîcheur,
Elle dit bonjour aux pêcheurs
Et les invite au beau voyage.
Elle pressent un air naval
Derrière l'horizon d'aval.

Sang cavalier battant les villes,
L'aventure en selle, au galop !
Chant du fleuve aux grandes voix d'eau
Où vibrent les premiers navires.
Rumeurs d'âme à travers le flot,
Baisers, regrets, rires, sanglots.

La mer unique et divisée,
La mer aux cent mille tétons,
Voix de tempête ou de risée
Qui se fout du qu'en dira-t'on !
Voix cosmique, mêlée, astrale,
A la musique des étoiles,
Source, ruisseau, rivière, fleuve et mieux encor :
Toute la mer, notre Paul Fort ?

III

Pour Antral.

Nous avons tous les deux, au long bout de la terre,
Retrouvé la grande eau si chère aux hommes forts.
Elle nous a marqué de sa beauté sévère
Dans l'écume de sel où flotte une algue d'or.

Sur l'incertain rivage où la grave Vendée
Se bat contre la mer depuis les premiers jours,
Nous avons, saluant leurs lignes dénudées,
Fait avec l'une et l'autre un vrai pacte d'amour.

Nous avons en riant fait le tour des salines,
Au cœur du sable chaud nos corps se sont couchés.
Nous avons vu, plus loin, par-delà les collines,
Des villages sans nom par les arbres cachés.

Alors furent des temps selon notre mesure
Devant la Baie ouverte à nos désirs marins,
Arrachant son secret à l'abstraite nature
Ou criant notre joie aux oiseaux de l'embrun.

Tandis que j'écrivais sur le genou des dunes
Tu saisis la mer de ton geste hardi
Et je me souvenais des voiliers de fortune
Quand mon sextant cherchait le soleil de midi.

Je voulais par des mots arrêter les nuages
Les lueurs de la houle et les reflets du ciel,
Tant de secrets perdus en mes pauvres images...
Toi seul en les peignant tu les rendais réels.

Je suis revenu seul devant l'horizon triste,
La mer dolente et lourde et les polders mouillés.
Puisqu'ils sont toujours là c'est que ton être existe,
Que tu m'entends toujours et vas te réveiller.

En cette solitude immobile et glacée
Où l'absence fait mal au cœur qui se souvient,
Ton ombre, mon ami, serait-elle effacée ?
Où ton œuvre a grandi de toi n'est-il plus rien ?

Non, tu n'as pas quitté les murs bas de la digue,
Ni la terre accroupie à l'écoute du flot,
Ni les vieilles maisons qui tombent de fatigue,
Ni la mer attentive à l'horizon mi-clos.

Ces formes que tes yeux et tes mains ont saisies
Elles veulent toujours te garder pour témoin.
Sur les couleurs de vague où ton esprit fasie
Ton âme flotte encor comme un oiseau marin.

Et dans ce pays grave où se mêlent deux mondes,
Autant que dans une œuvre où ton rêve est resté,
Ton nom, dit par la pierre, et le vent, et les ondes.
A reçu, loin de nous, sa part d'éternité.

Juin 1963.

IV

Pour Berthe Jacques.

Matelot, poète au long-cours,
J'ai navigué de femme en femme ;
Certaines m'ont couvert de flammes,
D'autres m'ont fait haïr l'amour.

L'une d'elles, putain du port,
A sabordé mon fier navire,
Elle a craché sur la mâture,
Crevé la coque et bord sur bord.

Mais une autre aux yeux de sirène,
Vers moi tendrement est venue,
Elle a radoubé ma carène,
L'a rendue aux pouvoirs du flot.

Sous un ciel de bateaux à voiles
Nous sommes repartis tous deux,
Je n'avais qu'à suivre l'étoile
Vers des horizons merveilleux.

Mais au lieu de lire en son cœur
Pour y suivre la bonne route,
J'ai cherché de pauvres ailleurs
Au gré d'une mauvaise écoute.

J'ai bourlingué de fille en fille,
Pour cueillir de pauvres émois,
En usant d'elles comme un drille
Je me suis éloigné de toi.

A quoi bon faire un autre effort !
Comme au temps de l'ancien miracle
Nous n'irons plus et corps à corps
Et cœur à cœur, sans nul obstacle.
Le rideau ferme le spectacle...
Adieu !... Pourquoi s'aimer encor !

C'est à mon tour d'être orphelin
N'ayant pas su mener ma barque.
Mais je ne veux pas être plaint,
J'ai payé, je ne dois plus rien.
Si parfois quelque amour revient,
Poète, seras-tu d'attaque ?
Défends-bien ta chance, Henry-Jacques.

14 novembre 1970.

QUATRIEME PARTIE

Pour Rolande Darcœur.

I

Pour Jean et Germaine Loisy.

J'ai entendu sonner trois heures
Et puis quatre heures.
Ce sont les heures du silence
Où la femme, après les baisers,
S'endort, le corps épuisé,
Près de l'amant qui l'a grisée.

Un pas sonne sur le trottoir,
Un taxi roule dans le noir.
La Tour Eiffel fait tourner ses pinceaux
Pour parler aux matelots du ciel.
C'est l'heure de l'oiseau perdu
Volant près d'un navire inconnu.

De trois heures à quatre heures
Le monde secret des astres et des anges
Ne communique avec personne.

Cinq heures arrive avec le jour,
Le sang du soleil et des hommes.
C'est l'heure des naissances
Qui est aussi celle de la mort,
Des malades à l'agonie,
Du couteau de la guillotine
Et des salves d'exécution
L'un des plus grands crimes de l'homme
Est d'apporter la mort au lever du soleil.

Six heures, sept heures,
Toutes les heures...
Je vais reprendre mon chemin
Dans la lumière du matin.

Juillet 1968.

II

Pour J. V.

Voici déjà longtemps que je t'ai rencontrée,
Un soir de guerre, alors que je ne savais pas
D'un amical destin la puissance ignorée
Prête à mêler bientôt nos regards et nos pas.

Je n'avais vu d'abord que ton pâle visage
Sur un secret de l'âme étroitement fermé
Cachant aux yeux de tous l'insupportable outrage
Fait aux êtres d'amour qui ne sont plus aimés.

J'avais été choisi pour t'aider à renaître.
Nous nous sommes revus, devinés sans efforts
Et je te regardais en murmurant : « Peut-être ! »
Dans ta blanche maison que protègent les morts.

Alors, vers l'inconnu nous suivîmes la route.
Mais ils furent nos jours fastes ou décevants.
A ton nouvel amour si tu te donnais toute
Un orageux passé me reprenait souvent.

En ton âme pourtant tu ne fus pas trompée.
Les trahisons du corps se passent loin du cœur.
Entre quelqu'une et moi, chaste comme l'épée
Ton souvenir veillait comme un esprit vainqueur.

Ton amour indulgent aux faiblesses du monde
N'en demeura pas moins le refuge et le don,
Et me cachant toujours quelque peine profonde
Tu m'aimais davantage en signe de pardon.

Quand je songe à ces jours dont je porte la somme,
Mesurant la grandeur triste de ton secret,
Je sens peser sur moi la honte d'être un homme
Et ma vie à son tour est pleine de regrets.

Le déclin et la mort tous deux je les affronte,
Je lutterai dans la ferveur et la bonté,
Notre étrange bonheur exige avoir son compte,
Il y a tant de jours promettant leur clarté.

Je veux te ressaisir en ma vie étouffée,
Il le faut, il y a notre amour à sauver.
Je braverai l'enfer et les Dieux comme Orphée,
Eurydice perdue et qu'il faut retrouver.

17 juin 1951.

III

Pour Berthe Bolsée.

Amour, cher Amour,
Maître de toujours.

En nous se ranime
Le démon intime,

Chaleur du désir
Menant au plaisir,

Brasillantes lèvres
Echangeant leurs fièvres,

Appel des corps nus
Enfin dévêtus.

Fin brusque d'un monde,
Tremblement des ondes.

On croit arriver,
On se croit sauvés

Et l'on se dispose
A l'apothéose

Le secret atteint...
Hélas ! Tout s'éteint !

Morte la lumière,
Tout est à refaire !

Amour, triste amour
Trahi par toujours !

18 décembre 1969.

IV

*Pour Renée Moreau,
Chantal et Claudine Lorgeré.*

La vie autour de moi multiplia les femmes
Qu'entouraient en riant d'agréables essais.
Je m'étonne aujourd'hui de tant d'épithalames,
Mon corps est fatigué d'avoir voulu l'excès.

Mais je veux oublier les fureurs érotiques
Et tous les corps-à-corps arrosés par mon sang,
Navigateur fuyant l'eau rouge des Tropiques,
Reprenant la hauteur de soleils innocents.

Quand je songe parfois aux ardeurs envolées
C'est un vague regret qui n'est que souvenir.
Je souhaite à leur tour, aux belles envolées,
La bienfaisante paix qu'il est doux d'obtenir.

Cependant je revois dans un passé fidèle,
Sans doute revenant pour un dernier adieu,
Celles de mes amours qui furent les plus belles,
Mais pour ne plus les voir se fermeront mes yeux.

Quelle femme sera prête à l'appareillage ?
Est-ce toi dont le cœur du mien semble si près ?
Ou toi dont pas encor je n'ai vu le visage,
Ou celle qui viendra derrière son secret ?

Qu'importe ! Je ressens la trouble inquiétude
De ceux qui voudraient croire et font tant d'efforts vains,
J'oscille entre le doute et l'humble certitude,
N'acceptant qu'à demi le sentiment divin.

Pourtant, c'est presque malgré moi que je persiste,
Sachant trop qu'ici-bas rien n'est jamais fini.
Deux êtres sont en moi : le premier qui résiste
Et l'autre que tourmente un besoin d'infini.

Il faut que l'âme enfin, et plus grave et plus sage,
Fasse un effort constant vers les hautes clartés,
Cherchant patiemment à joindre le rivage
Ou Dieu, peut-être, attend pour la ressusciter.

7 janvier 1970.

V

Pour Pierre et Françoise Combet.

Jusqu'où n'irions-nous pas si tu voulais me suivre ?
La nature, toujours favorable aux amants,
S'offre en sa beauté nue aux enragés de vivre,
Diverse chaque fois pour qui l'aime vraiment.

Viens ! Nous irons d'abord dans le bois solitaire
Protégeant de son ombre un monde qui nous fuit,
Où les arbres, en haut, semblent quitter la terre,
Où le silence, en bas, semble écouter la nuit.

Ensuite nous irons vers le lac immobile
Tout dans un seul regard interrogeant le ciel,
Et rendant plus secret, sous une onde tranquille,
Un monde intérieur et pour lui seul réel.

La colline, là-bas, arrondissant sa crête
Pour chaque jour s'en faire un bandeau de clarté,
Sera le piédestal de notre tête-à-tête
Plus lucide et plus fort devant l'immensité.

Nous nous arrêterons sur le sable fluide
Où, debout, sans parler, nous saluerons la mer,
Percevant dans son chant l'écho d'une Atlantide
Au mouvement du flot qui berce l'univers.

Mais seule tu devras choisir le paysage
Qui servira de cadre à l'amoureux voyage.

4 février 1970.

VI

Fermons à clé la maison de nos souvenirs,
Nous n'y reviendrons plus, les chambres sont inertes.
Malgré ce grand amour que toi-même désertes
Nous allons, séparés, vers un autre avenir.

Près de toi je croyais avec mon âme ouverte
Vivre idéalement jusqu'au temps de finir,
Mais puisque tu t'en vas avec ta chair offerte
Je m'éloigne à mon tour pour ne plus revenir.

Nous nous regretterons et plus que tu ne penses.
Le sort nous remettra quelquefois en présence
Quand il sera trop tard pour rebouter le feu.

Nos yeux se brûleront de désirs et de flammes...
Mais l'orgueil arrêtant l'élan vain de nos âmes
Chaque fois entre nous fera plus grand l'adieu.

1969.

VII

Pour Pierre et Jacqueline Myassard.

Le silence entre nous s'étend comme une trêve,
Nous sommes deux lutteurs fatigués du combat
Abandonnant enfin les colères du glaive
Pour mettre un peu de calme en notre cœur qui bat.

Ainsi s'apaiseront nos chagrins et nos fièvres.
Tu songeras, peut-être : « Echappé de mes bras,
Cet amant si loyal mais que je n'aime pas
Transforme-t-il l'amour en douceur et en rêve ? »

Jusqu'au temps défini qui doit cesser un jour,
Délivrant notre esprit de souvenirs trop lourds
Et changeant la fureur en une ardeur calmée,

Quand nous serons, demain, de nouveau réunis,
Sache que le passé redoutable est fini,
Que tu peux me chérir sans crainte d'être aimée.

1970.

VIII

*Pour le professeur
Philippe Thibault.*

Je reviens volontiers dans l'ancienne demeure
Où tant de souvenirs reposent confondus,
Et presque tous les soirs, choisissant la même heure,
Je revois les débris d'un passé disparu :

Des regards flamencos qui n'ont plus de visage,
L'attrait que donne au corps les promesses du nu,
Des gestes oubliés, des paroles d'images
Ou d'étranges aspects jusqu'alors mal connus.

Lentement, ces morceaux de formes et de lignes
S'assemblent avec soin pour devenir concrets,
Je m'imagine alors, sans comprendre leurs signes,
Dans un secret musée où seul je puis entrer.

Devant certains tableaux ayant mes préférences
Je m'attarde, pensif, tout rempli de ferveur,
Et chaque fois, perdu dans l'émouvant silence,
Je les contemplerai sans penser à l'auteur.

25 décembre 1969.

IX

Pour Cécile Baillot-Jourdan.

Je suis parti d'un grand élan
Comme si j'allais vers la mer
Où quelque navire, là-bas
M'attend, peut-être, avec ses mâts.

Je sens qu'on me pousse aux épaules
Et qu'on me tire par les bras.
Il pleut ! Le ciel est magnifique !
Il pleut ! Ce sont larmes de joie.

Je veux, par-dessus les maisons,
Bondir, aller toujours plus vite !
La moitié d'une heure c'est long
Quand on est fatigué d'attendre !

J'ai besoin de chanter, de rire,
Besoin de rire et de danser.
Je suis coiffé de poésie,
Mes cheveux sont tressés d'étoiles.

La mer, la nue et l'aventure
Vont en lumière m'accueillir.
L'amour sera-t-il avec eux...
Cet inconnu fait d'avenir.

X

Pour Elène Jeanneret.

Nul n'a jamais trouvé si ce n'est en lui-même
La lumière et la paix de l'ultime secours.
Les êtres les plus sûrs qui s'étreignent et s'aiment
Ensemble séparés se chercheront toujours.

Le fruit est l'ennemi de sa propre racine.
En vain le couple en soi se veut-il confondu
Indifférent à ceux que le désir fascine
Un mauvais sort fait gouffre à leurs rêves perdus.

Notre tourment — l'instinct se souvient et réclame —
C'est de vouloir suspendre au-delà de l'instant
L'orageuse minute où croient fondre les âmes
Que déchirent l'erreur, l'imposture ou le temps.

Mais l'immortelle mer ouverte pour nous prendre
Enseigne aux cœurs virils le calme et la raison.
Les hommes dont je suis sont partis les apprendre
Mesurant au soleil d'éphémères saisons.

Jetant par-dessus bord les péchés de ma vie
Dont l'exigeante ardeur ne voulait rien donner
Je connais à mon tour la généreuse envie
De comprendre l'Amour et de lui pardonner.

XI

Pour Marguerite Jacques.

Il y a beaucoup de belles femmes au monde
Mais il n'est qu'une seule Fontaine de Jouvence
Dont unique est l'essence et la douceur profonde.
On a jeté les clés dans l'eau
Condamnant la flamme et le flot.
La bouche avide de la fleur
Ne sera plus désaltérée,
Les lèvres de Viviane ont perdu leur chaleur
Et l'autre bouche de velours
Ne pourra plus boire à son tour
L'élixir des sources sacrées.

Merlin est sans pouvoir dans sa prison d'amour.
Nul n'ira plus à Brocéliande,
La forêt a fermé ses chemins mystérieux,
Nul n'ira plus vers le château aventureux.
Les amants séparés sont perdus dans la lande...
Oublieront-ils jamais et la sève et les feux !

XII

Pour Maurice et Solange Henrion.

Le navire a quitté le dernier port d'escale
Prenant son nouveau cap vers un monde inconnu.
Adieu, terre accueillante à la fougue des mâles,
Dans tes chaudes maisons nous ne reviendrons plus.

Nous partons, emportant des regrets et des songes,
Ceux des plaisirs perdus, ceux des bonheurs promis,
Mais l'étrange pouvoir en nous qui se prolonge
Est la loi d'une femme où nous sommes soumis,

Une femme étouffant les hommes sous l'étreinte,
Avec son nom sur leurs poitrines tatoué,
Celle qu'attend l'oubli de nos mémoires feintes,
Celle qu'il nous faudra lentement rejeter.

Nous la voyons debout, pensive, entre les arbres,
Douceur des bosquets bleus et lys dans le jardin,
Telle qu'une statue en la beauté du marbre...
Mais les fleurs de l'amour vont mourir dans sa main.

La brise offre en passant l'arôme de la vie,
Le parfum sur un corps longuement respiré.
Peut-on imaginer que sa gloire est finie ?...
Mais aux navigateurs le temps est mesuré.

Il faut cingler plus loin jusqu'aux fins du voyage
Où se révélera quelque ultime secret.
Ainsi, mille après mille, en quête d'un rivage,
Nous nous approcherons de l'île des regrets.

Mes amis, regardez au delà de la proue,
N'apercevez-vous pas, tremblant au ras de l'eau,
Son premier témoignage en la lumière floue
Et qui déjà prédit leur sort aux matelots ?

Couronné de cyprès un morne paysage
Apparaît à nos yeux qui ne comprennent point,
De tristes arbres morts et des roches sauvages,
Une île de silence où tout paraît éteint.

Et nous voyons enfin, gravement attentive,
Toute de blanc vêtue et sous un masque noir,
Une femme guettant ses hommes sur la rive,
Qu'elle voudra compter pour mieux les recevoir.

Nous croyons reconnaître en sa froide apparence
Celle ayant attesté les amours d'autrefois,
Moi-même ai cru revoir une chère présence...
Mais brusquement j'ai peur... et tous, autour de moi,

Craignant l'hôtesse au seuil de ce funèbre monde
Où leur pauvre destin va prendre un autre sens.
Cherchant à prolonger les dernières secondes
Au fond d'un cœur timide ils défendent leur sang.

Ils se savent contraints de mettre sac à terre,
Pour de nouveaux desseins, dans un nouveau départ,
Mais voudraient vivre encore un reste de lumière,
Soupirant : « Laissez-nous finir le dernier quart... »

Décembre 1969.

CINQUIEME PARTIE

Pour Jean Renoux.

Au poète Robert-Sigl.

Je voudrais mourir pour être pleuré.

Si, brusquement, je n'étais plus,
Que dirais-tu ?
Et si l'on t'annonçait cela
Pleurerais-tu ?
Donnerais-tu quelque pensée
A ma pauvre âme délaissée,
A ma pauvre âme disparue ?

Je n'espère pas de regrets,
Pas une larme,
Cependant heureux je mourrais
Pour une larme.
Si je devais être pleuré
La mort douce me semblerait
Et sans peur je lui donnerais
Mon âme ayant soif de tes larmes.

Ecrit en 1900.

II

Pour Georges Lecomte.

J'ai quatre-vingt cinq ans et me reconnais vieux,
Mon corps, jour après jour, perd son ardeur de vivre,
Mais l'esprit qui l'anime et toujours plein de feu
Me permet de penser, de comprendre et de suivre.

Solitaire, au sommet de mes longues années,
J'écris ces derniers vers en manière d'adieu,
Aux hommes dont je fus, aux femmes effeuillées,
La poésie, enfin, cette fille de Dieu.

A quoi bon évoquer une œuvre ou ce qu'on aime ?
De mon passé je ne veux plus me souvenir.
Impassible, le temps marche et toujours le même,
Hier c'est le présent et déjà l'avenir.

Ma vie est devant moi, fatiguée ou rebelle,
Je suis son propre juge épris de vérité.
Mes fautes, j'ai payé pour la plupart d'entre elles
Mais le meilleur de moi m'absout en sa clarté.

J'attends donc, sans faiblir, la suprême aventure,
L'épreuve disposant de tout être à son gré,
Fatalement promise à chaque créature,
Le grand secret du monde et toujours ignoré.

Je veux donc, jusqu'au bout, demeurer mon seul maître
Afin de mieux savoir le si proche destin,
Si quelque espoir nouveau viendra me reconnaître
Ou, si, sans nul recours, je ne serai plus rien.

A l'instant où la mort se révélera toute
J'apprendrai, d'un seul coup, son inflexible loi.
En moi la confiance écarte un dernier doute :
Je saurais quelque chose... oui, mais je saurais quoi ?

25 février 1970.

III

Pour Gaétan et Emilie Rondeau.

Je ne m'assiérai plus à votre table ouverte,
Amis, buvez, chantez, aimez, faites vos jeux,
Un autre, sans tarder, prendra la place offerte,
Et pour vous rendre hommage il fera de son mieux.

Je vais demeurer seul et préparer mon être
A l'ultime débat obstinément secret,
Celui et qu'avant tout j'ai hâte de connaître
Pour enfin affronter l'énigmatique après.

Je ne garderai rien des faiblesses humaines,
Avec un esprit neuf je cherche l'infini
Et pour me sentir pur aux minutes sereines
Je jette mon passé dans un limbe d'oubli.

D'autres hommes aussi suivent la même route
Voulant se mesurer au fatal inconnu,
Ils ignorent la crainte aussi bien que le doute,
Un même élan les pousse à conquérir le but.

Tous nous continuerons cette marche inquiète,
Bousculant chaque obstacle et sans nous arrêter,
Mais notre esprit pilote allant toujours en quête
Nous fera conquérir la seule vérité.

Nous tremblons de savoir et notre espoir succombe
D'ignorer jusqu'au bout quel est le dénouement :
Le voile qui se lève ou le voile qui tombe...
Las ! Nous n'en saurons rien jusqu'au dernier moment.

6 février 1970.

IV

Pour René et Annie Hener.

Je parcours la dernière étape,
Celle qu'achèvera la mort.
Je vis infiniment mon sort
Désirant que rien ne m'échappe.

Mon corps, lentement engourdi,
Brime la plupart de mes actes,
Mais toujours ma pensée intacte
A gardé son élan hardi.

J'ai pâli sur bien des problèmes,
Trop d'amour m'a fait défaillir,
J'ai souffert et j'ai fait souffrir,
Je ne suis pas pur en moi-même.

Mais j'ai su reprendre mon rang
Parmi les hommes fiers de vivre
Et le chemin que je vais suivre
Sera celui du dénouement.

Découvrirai-je alors le mot
Qui me permettra d'être sage ?
Je me débats contre un mirage
Et n'ai pu deviner plus tôt.

A quoi bon se plaindre ou maudire,
Puisqu'un jour, le dernier enfin,
Je saurai le mot de la fin...
Mais je n'aurai plus rien à dire.

22 novembre 1969.

V

Pour René Bertha.

Quel sens aura-t'elle ma vie
Quand la pièce sera finie ?

J'ai fait du mieux que je pouvais,
Indifférent, bon ou mauvais.

J'ai fait la cour à bien des femmes
Plus pour leur corps que pour leur âme.

J'ai médité tranquillement
Sur les hommes et sur leur temps.

J'ai parfois composé des vers
Sur l'amour, la guerre et la mer,

Et c'est, je crois, dans mes poèmes
Que vit le meilleur de moi-même.

A cette heure, allant vers la fin,
Je voudrais savoir mon destin,

Disant avec mélancolie :
Quel sens aura-t-elle ma vie
Quand la pièce sera finie ?

7 décembre 1969.

VI

Pour Paul Veil.

J'écris encor ces mots bien qu'ils soient inutiles
Pour m'absoudre aujourd'hui de n'avoir rien trouvé.
Notre problème humain semble pourtant facile :
On naît, on vit, on meurt... tout est-il achevé ?

En moi la mort attend depuis la première heure,
Mauvais double invisible et que défend sa loi.
Pascal en a souffert puis l'a traitée en leurre,
Guidé par son génie et sauvé par la foi.

Mais tant de vains propos que l'abstrait stérilise
Ne peuvent plus servir et nul n'en a besoin.
Il faut aller, passif, vers l'ultime surprise,
Nul homme d'entre nous n'en pressentira rien.

8 juin 1970.

VII

Pour Raymond et Janine Berner.

Je n'ai plus de sextant pour relever ma route.
A quoi bon découvrir un nouvel univers ?
Sur le livre de bord demeurant à l'écoute
Pour mon propre plaisir je tracerai des vers.

Les poètes souvent ont de sages folies,
Leurs rêves sans raison peuvent être réels :
Sur les mers de l'Austral je fais danser ma vie,
La chère Croix-du-Sud illumine mon ciel.

Les jeux sont faits. La mort, bientôt, montrant ses cartes,
Pourra nous révéler ses secrets confondus,
Et le dernier espoir qui brusquement s'écarte
Sans parler nous dira que nous avons perdu.

Mon destin personnel je l'apprendrai, peut-être,
Mais n'en mourrai pas moins s'il me faut l'ignorer.
Je n'ai qu'un seul moyen et seul j'en suis le maître ;
Attendre en cette place où le sort m'a jeté.

13 Juin 1970.

VIII

Pour René et Suzy Roger.

Nous sommes embarqués sur le même navire,
Conduits et malgré nous vers l'inconnu d'un port.
Tous de quart nuit et jour nous peignons sans rien dire,
Celui qui nous commande est invisible à bord.

Pour nous reconforter dans notre humble courage
La mer prodigue à tous d'harmonieux attraits,
Le mouvement des flots qui dansent leur tangage,
Les soupirs de la houle et le chant des agrès.

Mais c'est un autre but que nous cherchons ensemble,
Celui nous délivrant de l'irréalité,
Celui pouvant donner à notre esprit qui tremble
Ce que nous pressentons être la vérité.

Nous le voyons enfin signalé par la proue
Semblant offrir déjà son étrange univers,
Une côte d'abord triste, incertaine et floue,
Nul être n'apparaît vivant dans ce désert.

Nous avons débarqué, cette fois de nous-mêmes,
Foulant un sol nouveau conquis à chaque pas,
A bord ayant laissé d'inutiles problèmes,
Notre esprit redevient clair comme autrefois.

Mais surgissent soudain deux forces qui s'opposent,
L'une, toute clarté, s'ouvre sur l'infini,
L'autre, immobile et sombre, en soi-même repose,
Face à face elles sont le jour devant la nuit.

L'une semble appeler les âmes inquiètes,
Leur montrant, souriante, un merveilleux décor,
Sûre de son pouvoir l'autre attend ses conquêtes,
L'une n'a pas de nom et l'autre c'est la mort.

Nous ferons ce qu'il faut pour gagner la lumière,
Luttant contre le sort qui nous cherche malheur,
Et pensons enfin saufs pouvoir quitter la terre,
Et peut-être qu'alors nous nous dirons vainqueurs.

Dans cette illusion qui nous oblige à croire
Nous franchirons la porte interdite à nos pas
Sans doute réunis dans la même victoire...
Mais prenons garde, tous !... La mort est toujours là !

17 Juin 1970.

IX

Pour René-Louis Doyon.

La mort est là, toujours... A son pouvoir soumis
Je vais esclavement vers le but qu'elle assigne.
Je suis le voyageur en marche dans la nuit
N'espérant même plus le réconfort d'un signe.

Les autres, comme moi, sans quitter leur chemin,
Vont de l'aurore au soir et ne peuvent comprendre,
Tels des soldats de Dieu sous l'uniforme humain,
Au battement des cœurs qu'ils ne sauraient entendre.

Seuls quelques uns d'entre eux redoutant le secret
Se meurtrissent l'esprit d'en vouloir au problème.
L'orgueil d'avoir été quand l'instant apparaît
Les dresse jusqu'au bout contre la fin suprême.

Mais qu'en apprendront-ils, et moi déjà si vieux,
Que saurons-nous de plus à la minute sombre ?
L'infini nous échappe et le néant nous veut...
Sommes-nous condamnés à n'être qu'un peu d'ombre ?

Notre moi révolté se débat un instant,
Il n'est plus assez fort pour garder sa lumière.
Soit ! Nous disparaîtrons en défiant la terre...
La mort est toujours là, patiente elle attend.

12 Juillet 1970.

X

Pour Louis Allais.

La naissance et la mort sont des forces jumelles
L'une et l'autre réglant le devenir humain.
Moi, soumis comme tous, à leur double tutelle,
Je ne sais où je vais ignorant d'où je viens.

Qu'importent les raisons qui font jaillir la vie,
Qu'importe également la fin de son parcours.
Obéissant, passifs, à sa règle infinie
La naissance et la mort nous seront sans secours

Nous pensons vaguement découvrir la lumière,
Celle d'un autre port dont nous ne savons rien.
Mais quand nous l'atteindrons nous oublierons la terre,
Ignorant notre sort sans savoir d'où l'on vient.

Pourquoi douter ou craindre : il y a quelque chose,
Chaque ultime soupir nous l'apprend peu à peu,
Ce n'est plus un secret puisqu'on en sait la cause,
Chaque pas nous poussant vers les lointains de Dieu.

28 Décembre 1970.

XI

Pour ma Mère.

Et voici quelques vers pour mettre fin au livre,
Tel le simple bouquet sur un toit résolu.
Avec eux mon esprit un peu las se délivre
D'erreurs ou de regrets maintenant superflus.

Je ne veux même plus regarder en arrière,
Ayant oublié tout, mes fautes, mes péchés,
J'ai fait honnêtement ce que je devais faire
Et ne me souviens pas avoir jamais triché.

J'arriverai bientôt au terme du voyage
N'ayant pu découvrir mon humble vérité.
Je l'apprendrai, peut-être, à l'instant du passage,
Quand je cesserai d'être avant d'avoir été.

Mais avant de subir les ordres du silence
A tous ceux que j'aimais je viendrai dire adieu,
Et je ne serai plus qu'un peu d'homme en instance,
Qu'un peu d'âme en transit à la grâce de Dieu.

22 Mars 1970.

EPILOGUE

Pour l'auteur.

*Il était un p'tit homme
Qui s'habillait de poésie.
Il était un p'tit homme
Qui croyait tout bête en la vie :
Le p'tit homme était un brave homme.*

*Il était un p'tit homme
Qui croyait que les femmes sont...
Il était un p'tit homme !...
Délice, amour, baisers, chansons :
Le p'tit homme était un drôle d'homme.*

*Il était un p'tit homme
Qu'en aimait une au corps joli.
Il était un p'tit homme
Qu'en aimait une qui s'moquait de lui :
Le p'tit homme était un pauvre homme.*

*Il était un p'tit homme
Qui pour guérir crut en la mort.
Il était un p'tit homme...
La belle a ri mais elle eut tort :
Le p'tit homme n'en est point mort.*

*Il était un p'tit homme
Que sa peine habillait de gris.
Alors cet homme, ce petit homme
Fit chanson de son cœur meurtri :
Le p'tit homme était un vieil homme
Mais le p'tit homme était guéri.*

TABLE DES POEMES

PROLOGUE	9
----------------	---

PREMIÈRE PARTIE

Debout, vieux Capitaine... ..	13
Quand on hisse au son des gueules... ..	14
Où vas-tu, cher amant... ..	16
Ton nom d'abord... ..	17
Héritant les secrets... ..	18
On avait allumé l'étoile du silence... ..	19

DEUXIÈME PARTIE

Paris tremblait... ..	23
O père, vous m'aviez promis... ..	26
Voyageur attentif... ..	28
Je ne te connais pas... ..	30
Good bye, good bye farewell... ..	31
L'œuvre que j'ai voulue... ..	34

TROISIÈME PARTIE

Le fleuve au loin... ..	39
Une fontaine de lumière... ..	41
Nous avons, tous les deux... ..	43
Matelot, poète au long cours... ..	45

QUATRIÈME PARTIE

J'ai entendu sonner trois heures...	49
Voici déjà longtemps que je t'ai rencontrée...	51
Amour, cher amour...	53
La vie autour de moi...	55
Jusqu'où n'irions-nous pas...	57
Fermons à clé la maison de nos souvenirs...	59
Le silence entre nous...	60
Je reviens volontiers...	61
Je suis parti d'un grand élan...	62
Nul n'a jamais trouvé...	63
Il y a beaucoup de belles femmes au monde...	64
Le navire a quitté le dernier port d'escale...	65

CINQUIÈME PARTIE

Je voudrais mourir pour être pleuré... — 1900	71
J'ai quatre-vingt-cinq ans...	72
Je ne m'assierai plus...	74
Je parcours la dernière étape...	76
Quel sens aura-t-elle ma vie...	78
J'écris encor ces mots...	79
Je n'ai plus de sextant...	80
Nous sommes embarqués sur le même navire...	81
La mort est là, toujours...	83
La naissance et la mort sont des forces jumelles...	84
Et voici quelques vers...	85
EPILOGUE	86

NIORT — IMP. NICOLAS-IMBERT
DÉPÔT LÉGAL : 2^e TRIMESTRE 1971
N^o d'imprimeur : 1174

PQ2619. A2H6



a39001 0035457906

11-72

